UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

ESSAI

SUR

L'OCTAVIUS DE MINUCIUS FELIX.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE 17 JANVIER 1867, A 4 HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

ADRIEN SOULET,

DE ROQUECOURBE (TARN).

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ,

RUE DE L'OUTRE 5.

1867.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Affection et reconnaissance.

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

AD. SOULET.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI ARMAND FOULCHER.

AD. SOULET.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Richard,
Reuss ✻,
Schmidt,
Colani,
Lichtenberger,
} Professeurs.

M. Lichtenberger, Président de la soutenance.

MM. Lichtenberger,
Schmidt,
Bruch,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

L'OCTAVIUS DE MINUCIUS FELIX.

CHAPITRE PREMIER.

Marcus Minucius Félix.

Le rôle que Minucius Félix joua dans l'Église fut assez restreint ; aussi n'avons-nous sur sa vie que fort peu de détails. Nous en sommes réduits à recueillir les indications qu'il nous donne lui-même dans le seul de ses ouvrages qui soit parvenu jusqu'à nous, et les renseignements vagues et indirects que nous fournissent les rares auteurs qui l'ont cité [1].

Le lieu de sa naissance est contesté : La plupart des anciens critiques pensent qu'il est né en Afrique [2]. Ils allèguent, en faveur de leur opinion, une étroite parenté entre Minucius et les Apologistes de Carthage. Leur style et leur manière d'argumenter seraient analogues. Une autre particularité viendrait encore confirmer leur opinion.

[1] Lactance, Jérome, Euchérius.

[2] Baudoin, Davis, Rigault, Vower, Ouzel.

Minucius Félix fait mention d'un philosophe africain [1], Fronton de Cirta, de manière à faire croire que ses ouvrages et ses opinions lui sont parfaitement connus. Rigault pense même que les personnages du dialogue de Minucius, *Januarius, Octavius* et *Cœcilius Natalis* étaient aussi africains, ce qui expliquerait l'amitié qui les unit à Minucius [2].

Cependant des critiques plus modernes sont d'un avis différent. Muralt, dans une édition de l'Octavius [3] qu'il a donnée à Zurich, attaque les arguments, ou plutôt les suppositions que nous venons d'exposer, et dit avec raison que les rapports de méthode et de style entre les Apologistes africains et Minucius Félix, sont loin d'être démontrés. On ne trouve que rarement dans l'Octavius, le mauvais goût, l'affectation et la subtilité qui distinguent Tertullien. Le style a du charme et se rapproche plutôt de celui de Cicéron [4]. La forme du dialogue est la même que celle qui est employée dans le traité sur la *Nature des Dieux*. De ce que Fronton de Cirta est désigné par les termes

[1] *Cirtensis Noster, Oct.*, ch. IX.

[2] Rigault allègue en faveur de son opinion le grand nombre d'évêques africains du nom de Cecilius et d'Octavius, qui se trouvaient au concile de Carthage, lors de la discussion sur le baptême des hérétiques (IIIe siècle).

[3] *Muralt. Comment. de Min. Felice,* Turici 1836.

[4] Outre les simples analogies de style, on trouve encore des passages de l'Octavius qui sont pris presque textuellement dans Cicéron.

Ainsi dans le traité *De natura Deorum,* liv. 2, on lit :

«*Quid potest esse tam apertum, tamque conspicuum, cum cœlum conspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quam esse aliquot numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur.*»

Voici le même passage dans l'Octavius, ch. XVII :

«*Quid enim potest esse tam apertum, tam confessum, tamque perspicuum cum oculos in cœlum sustuleris, et quæ sunt infra circaque conspexeris, quam esse aliquot numen quo omnis natura inspiretur.*»

Cirtensis noster, on ne peut conclure que Minucius soit du même pays que ce philosophe. Ces mots étant, du reste, dans le dialogue, placés dans la bouche d'un interlocuteur païen et partisan de Fronton, cette manière de le désigner est de sa part toute naturelle.

Quelle que soit la valeur respective de ces deux manières de raisonner, il en ressort pour nous un fait : c'est qu'on n'a aucune raison suffisante d'affirmer que Minucius est né en Afrique. Le contraire même est plus probable. Si nous ne craignions de remplacer une hypothèse par une autre presque aussi gratuite, nous admettrions qu'il est né à Rome. D'après Baudoin, en effet [1], il y aurait eu dans cette ville une famille nombreuse et puissante de *Minucii;* le personnage dont nous nous occupons en ce moment, pourrait bien être un de ses membres, ou tout au moins, un de ses affranchis.

Ce que nous savons de source certaine, c'est que Minucius Félix était païen de naissance. Il nous le dit lui-même dans plusieurs passages de son livre [2]. Il embrassa la carrière du barreau [3], et dut à son talent remarquable d'être nommé juge dans les causes relatives à la religion. Ce fait nous paraît ressortir des paroles qu'il met, il est vrai, dans la bouche de l'un des interlocuteurs de son dialogue, mais qui peuvent être regardées comme l'expression de son sentiment personnel : «Vous savez, dit Octavius à Céci-«lius, vous savez que nous avons été comme vous, et que

[1] Balduini *Dissert. de Min. Felice.*

[2] *Et cum discussa caligine de tenebrarum profundo in lucem sapientiæ et veritatis emergerem* (Oct. I). — *Idem,* cap. IV, *et Passim.*

[3] Lactance, *Instit. div.,* liv. V, chap. I. — Jérôme, *Catalogue des écrivains ecclésiastiques,* 58.

«nous avions la même opinion que vous, lorsque nous «étions dans le même égarement. Nous croyions que les «chrétiens adoraient des monstres, dévoraient des enfants, «sans penser qu'il ne s'était jamais trouvé personne qui «eut avoué semblable crime. Cependant, nous-même, qui «prenions la défense des parricides, *nous ne voulions pas «seulement entendre les chrétiens* et quelquefois nous les «traitions plus cruellement, non par haine, mais par com-«passion, *en les contraignant par la torture* à se rétracter [1].»

Le spectacle du courage et de la vertu des chrétiens cités à son tribunal, la soif de vérité qui tourmentait à cette époque les rares esprits sérieux, l'impuissance du paganisme décrépit et de la philosophie sceptique du temps à satisfaire les aspirations des âmes élevées et pures, déterminèrent Minucius à embrasser le christianisme. Sa conversion ne le fit pas renoncer à sa charge d'avocat [2]; il nous dit lui-même qu'il continua à plaider au barreau de Rome.

C'est pendant les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession, qu'il composa sous forme de dialogue, son apologie du christianisme, parvenue jusqu'à nous sous le nom d'*Octavius*.

Indépendamment de cet écrit, il existait du temps de Jérôme un autre livre que l'on croyait avoir été composé par Minucius Félix. Il était intitulé : *De fato, vel contra mathematicos*. Mais cet ouvrage paraît lui avoir été attribué à tort, et seulement sur la foi d'un passage de l'Oc-

[1] *Octav.*, ch. 27.

[2] *Cum ad vendemiam feriæ, judiciarum curarum relaxaverant, Octav.* II.

tavius [1]. Jérôme doutait déjà de son authenticité, à cause de la différence de style [2]. Cette question est pour nous sans importance, car le livre a été perdu.

Quant aux circonstances et au lieu de la mort de Minucius, les critiques n'ont rien pu découvrir jusqu'ici. Cependant d'après certains indices fournis par son ouvrage, nous croyons qu'il atteignit un âge assez avancé. Il est probable qu'il mourut à Rome ; du moins rien ne prouve le contraire [3].

CHAPITRE II.

Histoire de l'Octavius.

Dans les quatre premiers chapitres, que l'on peut regarder comme la préface de son livre, l'auteur nous raconte d'une manière pleine de charme, par quel concours de circonstances il fut amené à le composer.

Un de ses amis d'enfance, Octavius, avocat en province et converti au christianisme, vint à Rome pour régler certaines affaires, et aussi pour jouir pendant quelque temps de la société de son ancien compagnon d'études. Minucius Félix avait un autre ami, Cécilius Natalis [4], qui exerçait

[1] *Ac de fato satis, vel si pauca pro tempore, disputari alias, et uberius et plenius, Oct.* XXXVII.

[2] *Non mihi videtur cum superioris libri stylo convenire.*

[3] Voir *Octavius,* ch. I et II.

[4] Il nous paraît certain qu'Octavius est un personnage historique (voir *Oct.* I). Il était déjà mort lorsque le dialogue qui porte son nom fut composé. Quant à Cécilius, nous savons seulement qu'il se convertit au christianisme. On a prétendu qu'il devint plus tard évêque d'Afrique et qu'il fut le maître de Cyprien. C'est une supposition toute gratuite (voir Élie du Pin, tome I, p. 368).

aussi la profession d'avocat. Quoique intimement lié avec Minucius, il était cependant fortement attaché à la religion païenne, et méprisait le christianisme, ce qui ne l'empêchait pas d'être naturellement sensible et accessible à la vérité.

Profitant des vacances d'automne, que la loi accordait à la magistrature, à l'occasion des vendanges, les trois amis se rendirent à Ostie. Pendant une promenade qu'ils firent au bord de la mer, ils trouvèrent sur leur chemin une statue de Sérapis que Cécilius, suivant l'usage païen, salua avec respect. Octavius s'indigna de cette démonstration superstitieuse, et reprocha à Minucius de choisir pour amis des hommes assez aveugles et assez crédules pour se prosterner, en plein jour, devant des pierres inanimées.

Une troupe joyeuse d'enfants descendit sur la plage. Pendant que Minucius et Octavius suivaient avec plaisir et intérêt leurs jeux bruyants, Cécilius sans se laisser dérider par cet innocent spectacle, se tenait à l'écart, pensif et mélancolique. Minucius remarqua sa tristesse et lui en demanda la cause. «Je ne vous dissimulerai point, répondit Cécilius, que les paroles d'Octavius m'ont blessé. On dirait qu'il ne vous blâme que pour m'offenser.... Il faut décidément que j'aie raison de cette injure, et que nous discutions sérieusement cette matière.... Il verra, peut-être, qu'il est plus aisé de s'entretenir de ces choses avec des hommes de son parti, que de soutenir une conférence réglée avec des hommes savants [1].»

Octavius accepta la proposition. Les trois amis s'assirent dans un lieu solitaire, au bord de la mer; Minucius,

[1] *Oct.* IV

qui avait été choisi comme arbitre, se placa au milieu «afin de pouvoir séparer les deux adversaires», et la discussion s'engagea. Minucius mit le sujet de cet entretien par écrit, et à l'imitation de quelques ouvrages du même genre de Cicéron, il intitula son dialogue du nom de son ami Octavius.

Cette belle apologie n'a pas toujours été attribuée à son véritable auteur. Pendant longtemps le manuscrit resta enfoui dans la bibliothèque du Vatican, et ne fut découvert qu'au XVI^e^ siècle par le bibliothécaire de Léon X, Faustus Sabæus. Il en donna en 1543 une première édition qu'il dédia au roi François I^er^; mais trompé par le titre (Octavius) il crut avoir découvert le huitième (octavus) livre du traité d'Arnobe *Adversus Gentes*. La même erreur fut reproduite dans les éditions successives que publièrent Gelenius (Bâle 1546, Leyde, 1552) et Erasme de Rotterdam (Bâle 1560).

François Baudoin le premier, se fondant sur le témoignage de Lactance[1] et de Jérôme[2] restitua l'ouvrage à son véritable auteur, et le publia à Heidelberg (1569) en le faisant précéder d'une dissertation très-remarquable. Une foule d'éditions ont paru depuis[3]; nous ne citerons que celles que nous avons pu consulter: *Nicolas Rigault,* Paris, 1643. — *Jacques Ouzel,* Leyde 1672. — *Christ. Cellarius,* augmentée du traité de Cyprien sur la *Vanité*

[1] Lact., *Instit. div.,* lib. V, cap. I, sect. 22 : *Minucius Felix non ignobilis inter caussidicos loci fuit. Hujus liber, cui Octavio titulus est*...etc.

[2] Hieron., *Catal. script. ecclés.,* 58. *Minucius Felix.... scripsit Dialogum, christiani et Ethnici disputantium, qui Octavius inscribitur.*

[3] On trouve le Catalogue des éditions qui ont paru jusqu'en 1782, dans la *Patrologie* de Mœhler, traduction Cohen, tome III, p. 104.

des Idoles, Halle, 1726. — Enfin, celle de *Édouard de Muralt,* Zurich, 1836, publiée d'après le *Codex Regius* de Paris, et le nouveau manuscrit découvert par l'éditeur à Bruxelles *(Codex Bruxellensis)*[1].

CHAPITRE III.

Date du livre.

L'histoire, si avare de détails sur la vie de Minucius Félix, ne nous donne aucune indication sur l'époque où il a vécu. Aussi, la pénétration des critiques s'est-elle longtemps exercée à résoudre le problème.

Tous les savants qui ont écrit sur Minucius Félix s'accordent à placer l'époque de sa vie entre 160 et 250. Mais dans cet espace de près de cent années, on a fixé à la composition du livre qui nous occupe, des dates bien diverses. François Baudoin[2] remarqua le premier, que l'Octavius avait des points nombreux de ressemblance avec l'*Apologétique* de Tertullien (200), et surtout avec le petit traité de Cyprien sur la *Vanité des Idoles,* composé vers l'an 250. Cette analogie lui parut même si frappante, qu'il dut en conclure, que si Minucius n'avait pas copié les ouvrages de Tertullien et de Cyprien, ces derniers avaient

[1] Pour l'histoire de ce manuscrit, consulter la préface d'Orelli, dans l'édition de Muralt. — *Mangold (Encycl. d'Herzog,* art. Minucius Felix) dit qu'il n'existe de l'Octavius qu'un seul manuscrit, le *Codex Regius,* donné à François Ier par Léon X. La source de cette erreur se trouve sans doute dans la fausse interprétation de la lettre de F. Sabæus à François Ier, où il est dit : «*Arnobium Rhetorem eloquentem,* etc..... *dedico et dono.*» Or il s'agit ici de l'édition *princeps* faite sur le manuscrit, et non du manuscrit lui-même. On peut consulter cette pièce dans Muralt, p. 15.

[2] *Dissertatio de Minuc. Fel.,* édit. Cellarii, p. 71.

copié l'ouvrage de Minucius. D'après la lettre de Jérôme à Magnus, lettre qui semble affirmer que le *Traité des Idoles* est l'œuvre originale de Cyprien[1], Baudoin crut pouvoir trancher la question, et il plaça la composition de l'*Octavius* au temps des persécutions de Dèce et de Valérien.

Les critiques qui suivirent Baudoin reconnurent bientôt que son opinion était erroné[2]. En étudiant attentivement le Traité de Cyprien, ils s'aperçurent que ce livre n'était pas une œuvre originale, mais plutôt, que sa première partie était un résumé de l'ouvrage de Minucius Félix, et ses derniers chapitres, une copie presque textuelle de divers passages de Tertullien[3]. On en conclut avec raison, que l'Octavius était antérieur au Traité des Idoles, l'opinion de Baudoin fut abandonnée, et l'on plaça Minucius au commencement du III^e^ siècle, entre Tertullien et Cyprien.

Cette date ne réunit pas tous les suffrages. Au XVII^e^ siècle, Blondel et Daillé soutiennent que l'Octavius a été composé sous Marc Aurèle. Daniel Van Howen est du même avis[4], Ælrichs[5], fait vivre Minucius au temps d'Athénagore, et le regarde comme le plus ancien des Apologistes latins. Enfin, Maier et Muralt, sans fixer une date précise, pensent qu'il fut antérieur à Tertullien et à Cyprien.

[1] *Tamen illam de Idolis orationem Cypriano adscribere magis videlur* (Bald., *loc. cit.*).

[2] Voir Rigault, Vower cité par Ouzel, Ouzel, Lenain de Tillemont, vol. 3, p. 647. — Élie Dupin, p. 368, note 6.

[3] Comparez : *De vanitate Idol.*, ch. I-VI, avec *Octav.*, ch. XX et XXVIII, et encore, *De vanit. Idol.*, ch. VI et VII, avec *Apolog.*, XXI.

[4] Lettre à Gerhard Meermann, syndic de Rotterdam.

[5] *Commentarii de script. ecclesiæ latinæ*, Leipzig 1791, p. 15.

Il est délicat de se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux opinions, cependant nous penchons pour la dernière et voici pourquoi :

Les critiques qui veulent que Minucius ait vécu après Tertullien n'ont que peu d'arguments à faire valoir à l'appui de leur opinion. Ils puisent le premier dans le témoignage de S^t^-Jérôme. Cet écrivain, en effet, dans son Catalogue des auteurs ecclésiastiques, place Minucius Félix après Tertullien [1]. Mais on ne peut rien conclure de certain de ce témoignage attendu que, dans son Catalogue, Jérôme n'a pas suivi l'ordre chronologique. S'il avait voulu nous donner le nom des écrivains dans cet ordre, il n'aurait pas cité, comme il l'a fait, Irénée après Victor et Miltiade après Clément d'Alexandrie. La même observation peut du reste s'appliquer aux autres passages de Jérôme, sur lesquels on s'appuie pour fixer l'âge de l'Octavius [2].

Le second argument est tiré de l'examen du contenu du livre : «Il y a, nous dit-on, une ressemblance frappante entre l'Octavius de Minucius Félix et l'Apologétique de Tertullien. Nous retrouvons dans les deux apologies les mêmes accusations portées contre les chrétiens, la même manière de les réfuter; ces rapports ne s'étendent pas seulement à la méthode, mais encore au style, aux expressions, et sont tellement intimes, qu'on est forcé d'admettre que Minucius a eu l'ouvrage de Tertullien devant les yeux lorsqu'il composait le sien, ou bien que Tertullien a largement puisé dans l'Apologie de Minucius. Or il nous ré-

[1] Il parle en effet de Tertullien au ch. 53, et ne fait mention de Minucius qu'au ch. 58.

[2] Dans l'apologie à Pammachius, Jérôme place Minucius après Tertullien, mais en revanche, il cite Victor avant Lactance.

pugne d'admettre cette dernière alternative ; Tertullien est essentiellement original pour le génie et pour le talent. Il est impossible que cette grande personnalité se soit abaissée jusqu'à copier servilement l'œuvre d'un autre. Nous concluons donc que c'est Minucius qui a copié Tertullien, et qu'il lui est par conséquent postérieur.»

Ce second argument ne nous paraît pas avoir plus de force que le premier. Il repose, en effet, sur cette affirmation : «L'un des deux Apologistes a copié l'autre.» On nous donne ce fait comme démontré. Or nous ne pensons pas que l'on puisse démontrer la vérité de cette assertion d'une manière décisive. Nous sommes, au contraire, porté à croire que les deux auteurs sont restés indépendants l'un de l'autre. Nous ne nions pas, sans doute, que les mêmes accusations païennes ne se retrouvent dans les deux apologies ; mais ce fait prouve seulement, que Minucius et Tertullien se sont trouvés en face des mêmes attaques et ont dû les combattre. La haine populaire attisée par la ruse des prêtres païens intéressés à perdre le christianisme, ne renonçait pas facilement à la calomnie. Pour lui imposer silence, il était nécessaire de démontrer plus d'une fois l'absurdité des bruits qu'elle faisait courir. Les imputations que nous voyons réfutées dans l'Octavius ont persisté pendant les trois premiers siècles de l'Église. Nous les retrouvons non-seulement dans Tertullien, mais encore dans Justin Martyr, dans Athénagore, dans le livre d'Origène contre Celse. Faut-il en conclure que ces Apologistes soient coupables de plagiat les uns envers les autres?

Mais dira-t-on, ces raisons peuvent-elles expliquer la similitude d'expressions que l'on rencontre chez les deux auteurs? — Nous n'avons pas remarqué que cette res-

semblance soit aussi frappante qu'on veut bien le dire. Tertullien a un style à part, rude, souvent obscur, des phrases courtes, incisives, des mots qui lui sont particuliers. Pour combattre ses adversaires, il se sert tour à tour du sarcasme et de l'ironie; il emploie des pages entières à réfuter des accusations que Minucius relève par un mot.— Ce dernier, au contraire, est calme dans la discussion; s'il emploie la raillerie, c'est avec finesse et bon goût; son latin est excellent, son style a de l'ampleur et de la grâce. On ne trouve pas chez lui ces tournures lourdes et embarrassées qui trahissent la compilation, et nous pouvons reconnaître dans son livre autant de traces d'originalité que dans l'apologie de Tertullien. — Cependant en voulant personnellement nous rendre compte de ces rapports, dénoncés, nous le reconnaissons, par beaucoup de critiques, nous avons trouvé dans les deux ouvrages, des passages présentant entre eux des analogies assez sensibles. — Minucius, au chapitre XVIII de l'Octavius, et Tertullien (*Apolog.* ch. XVII) veulent démontrer l'unité de Dieu : ils invoquent l'un et l'autre un argument déjà indiqué, sinon formulé par Justin Martyr, et tiré du témoignage de l'âme naturellement chrétienne. Ils font consister ce témoignage dans les cris involontaires «Grand Dieu», «Bon Dieu» etc., qui s'échappent de la bouche des païens, lorsqu'un danger les menace, ou que la douleur leur arrache des plaintes. Ce fait seul que les hommes élevés dans le polythéisme invoquent spontanément une Divinité unique, est pour nos deux apologistes une preuve suffisante de l'existence d'un seul Dieu. — Mais de ce que des expressions vulgaires, que l'on entendait et que l'on entend encore tous les jours, se retrouvent

dans les deux auteurs, peut-on en conclure raisonnablement que l'un des deux a copié l'autre [1] ?

Nous trouvons encore deux passages parallèles (*Octav.* XXII et *Apolog.* X.) Ils ont pour but de démontrer la fausseté des divinités païennes. Les deux apologistes, pour arriver à ce résultat, se servent d'un système très-connu, du système d'Evhémère, philosophe de Messine, qui ne voyait dans les dieux du paganisme que des hommes illustres divinisés par la reconnaissance des mortels. Mais qu'y a-t-il d'étonnant dans ce double emploi du même argument? Tout apologiste un peu versé dans l'histoire de la philosophie païenne devait inévitablement en faire usage, tant il était naturel, et surtout avantageux, de combattre les adversaires du Christianisme avec les armes qu'ils avaient eux-mêmes fournies.

Mais il nous semble d'autant plus inutile de prolonger cet examen des textes, qu'il n'est pas indispensable pour établir que Minucius n'a pas été nécessairement postérieur à Tertullien, de démontrer que les deux écrivains sont restés indépendants. Admettons pour un moment que l'un des deux ait copié l'autre. Qu'est-ce qui prouve que Mi-

[1] Ces deux passages d'ailleurs n'ont pas entre eux un rapport littéral : *Octav.*, ch. XVIII : *Quid quod omnium habeo consensum? Audio vulgus cum ad cælum manus tendunt, nihil aliud quam Deum Dicunt : Deus Magnus est et Deus Verus est, et si Deus dederit. Vulgi iste naturaliter sermo est, an christiani confitentis oratio?*

Apolog., ch. XVII : *Vultis ex animæ ipsius testimonio comprobemus? ....Deum nominat hoc solo nomine quia proprio Dei veri Deus Magnus, Deus Bonus, et, quod Deus dederit, omnium vox est. Judicem quoque contestatur illum, Deus videt, et Deo commendo, et Deus mihi reddet. O testimonium animæ naturaliter christianæ!* — Le texte de Tertullien présente au reste en cet endroit plusieurs variantes. Nous donnons celle qui se rapproche le plus du texte de l'Octavius.

nucius est le compilateur ? Un génie comme Tertullien, nous dit-on, ne peut s'être aidé de l'ouvrage d'un autre : Nous répondons que c'est là un argument *de sentiment* qui ne prouve rien, un *a priori* qu'il faut justifier pour qu'il ait une valeur réelle. D'un autre côté, il faut se rappeler que les anciens apologistes, harcelés sans relâche par les calomnies de leurs adversaires, avaient pour leur répondre un fonds commun d'arguments, et qu'ils puisaient dans cet arsenal, sans scrupule. On peut se convaincre de ce fait en lisant leurs ouvrages. En face d'attaques sans cesse renouvelées, et presque toujours les mêmes, ils choisissaient dans les œuvres de leurs devanciers, les réfutations qui leur paraissaient les plus concluantes et les mieux appropriées aux circonstances actuelles. Leur premier but n'était pas de faire des œuvres originales, mais plutôt de justifier leurs frères injustement accusés, de les arracher aux mains des bourreaux et de conjurer la ruine du Christianisme naissant.

Ces considérations, sans prouver l'indépendance de Minucius à l'égard de Tertullien, nous montrent cependant qu'il n'est pas impossible que Tertullien se soit aidé du livre de Minucius. Mais nous avons à exposer des motifs qui nous paraissent faire pencher la balance en faveur de l'originalité de ce dernier, et qui, sans nous permettre d'arriver à une certitude absolue, donnent toutefois à l'opinion que nous avons cherché à défendre jusqu'ici, les caractères de la plus grande vraisemblance.

Nous citerons d'abord, à l'appui de notre thèse, les témoignages externes. Lactance, dont le talent n'est pas inférieur à celui de Tertullien, emprunte cependant plusieurs arguments aux écrivains ecclésiastiques qui l'ont

précédé. Il cite précisément le passage qui traite de l'origine des Dieux (*Oct.* XXII) commun à l'Octavius et à l'Apologétique. — «Minucius Felix, dit-il, croit qu'on nomma Saturne fils du ciel et de la terre, parce qu'il parut tout à coup, comme un homme tombé du ciel [1].» Il pense donc que cette opinion appartient à Minucius, et non à Tertullien. Le même auteur (*Instit. div.*, liv. V, ch. II), en faisant l'énumération des défenseurs du christianisme qui l'ont précédé dans l'Église d'Occident, parle d'abord de Minucius, puis de Tertullien et enfin de Cyprien. Le contexte permet d'affirmer qu'il a suivi, dans son énumération, l'ordre chronologique, et que, dans son opinion, Minucius est le plus ancien des Apologistes que l'Église latine ait comptés dans son sein.

Ce témoignage qui n'est pas à dédaigner puisque Lactance était on ne peut mieux placé pour nous renseigner avec exactitude, est en outre confirmé par l'examen interne de l'Octavius.

Ce qui frappe au premier abord chez Minucius, c'est la simplicité extrême du dogme, tandis que dans Tertullien il est déjà très-compliqué. Cette absence de préoccupations dogmatiques est, comme on le sait, le caractère distinctif des plus anciens monuments de la littérature chrétienne. Un autre indice de l'antériorité du livre, c'est qu'il ne renferme aucune trace des superstitions qui commencent à envahir l'Église au troisième siècle. Octavius [2] repousse avec énergie l'accusation d'adorer des croix, portée contre

[1] *Instit. div.*, liv. I, ch. XI.

[2] *Nam quod religioni nostræ hominem noxium et crucem ejus adscribitis, longe de vicinia veritatis erratis.... Cruces etiam nec colimus, nec optamus* (*Octav.*, XXIX).

les chrétiens; tandis que Tertullien accepte ce reproche, et se contente de répondre que si les chrétiens adorent des croix, les païens de leur côté adorent les enseignes de leurs légions [1].

L'Octavius nous présente encore une particularité digne de remarque : c'est la manière dont son auteur cite les passages des Livres Saints. Les Pères du troisième siècle font très-souvent appel au témoignage scripturaire, mais tandis que leurs citations sont faciles à reconnaître, parce qu'elles sont en général fidèles, Minucius, au contraire, n'emprunte jamais aux Écritures des passages textuels. On sent qu'il s'est nourri des Évangiles et des Épitres, et on retrouve dans son livre plusieurs pensées qu'il y a puisées; mais au lieu de reproduire les véritables textes, il n'en donne qu'une sorte de paraphrase [2]. La présence dans l'Octavius de ce genre de citations, particulières aux ouvrages des anciens Pères [3], est encore un des motifs qui nous font croire que Minucius a écrit un demi-siècle au moins avant Tertullien.

Nous n'ajouterons qu'une dernière preuve à celles que nous avons déjà fournies à l'appui de notre opinion : Un des reproches que le païen Cécilius adresse au christianisme, c'est de n'avoir pour sectateurs que des hommes

[1] Tert., *Apol.*, ch. XVI.

[2] Voici par exemple un passage qui fort probablement est emprunté à l'Évangile de Jean, quoique, à la rigueur, on ne puisse y voir qu'une réminiscence : *Vento et flatibus omnia impelluntur, vibrantur, agitantur, et sub oculis tamen non venit ventus et flatus* (*Oct.* XXXII).

Τὸ πνεῦμα ὅπου θέλει πνεῖ, καὶ τὴν φωνὴν αὐτοῦ ἀκούεις, ἀλλ' οὐκ οἶδας πόθεν ἔρχεται καὶ ποῦ ὑπάγει (Jean III, 8).

[3] On trouve à chaque page, dans Justin Martyr, plusieurs de ces citations à peine reconnaissables.

de la lie du peuple, exerçant les métiers les plus vils et plongés dans une ignorance profonde[1]. Tout en faisant la part de l'exagération, nous devons reconnaître que cette peinture s'applique parfaitement à l'état de l'Église pendant le second siècle, car à cette époque la nouvelle doctrine ne s'était pas encore propagée parmi les classes cultivées de la société romaine. Au troisième siècle, au contraire, le christianisme comptait déjà au nombre de ses partisans des hommes distingués[2], et l'accusation de Cécilius n'aurait pas eu de raison d'être; aussi ne retrouvons-nous dans l'Apologétique aucune imputation semblable.

Ainsi, après nous être livré à l'examen des deux apologies, et avoir exposé les faits qui nous ont paru en ressortir, nous croyons pouvoir conclure, que l'*Octavius* est une œuvre originale, composée avant l'Apologétique de Tertullien, et par conséquent dans le courant du second siècle.

Certains indices que nous fournit le livre nous permettent de fixer sa date d'une manière plus précise. Au chapitre X, Cécilius fait allusion à la destruction définitive du temple de Jérusalem par Adrien[3] (135). La mention de cet événement semblerait prouver qu'il était assez récent, et nous reporterait au commencement de la deuxième

[1] *Studiorum rudes, Litterarum profanos, expertes artium etiam sordidarum* (*Oct.* V).

[2] Tertullien atteste ce progrès du christianisme parmi les classes éclairées : *Hesterni sumus, et vestra omnia impleviuus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, decurias, palatium, senatum, forum* (*Apolog.* XXXVII).

[3] *Cujus (Dei) adco nulla vis nec potestas est, ut sit romanis numinibus cum sua sibi natione captivus. Oct.* X.

moitié du second siècle. — Il est encore parlé, au chapitre IX, d'un discours hostile au christianisme, composé par Fronton de Cirta. Ce discours n'est mentionné qu'en passant : Cécilius en parle comme d'un écrit parfaitement connu de tout le monde[1], à cause de son actualité. En outre, la désignation de *Cirtensis noster*, appliquée à Fronton, indique que ce philosophe vivait encore au moment où le dialogue fut composé, ou tout au moins, que sa mort était récente. Or nous savons que Fronton fut le précepteur de Marc Aurèle[2]. Par conséquent le livre de Minucius Félix doit avoir été écrit sous le règne de ce prince. Les épreuves que traversait alors l'Église chrétienne, justifiaient et nécessitaient la composition de cette apologie. Sous Marc Aurèle en effet, les passions populaires, si facilement excitées, se déchaînèrent avec violence contre les chrétiens. Des fléaux désolèrent l'empire à plusieurs reprises : des tremblements de terre, un terrible débordement du Tibre, des épidémies, des invasions de peuples barbares se succédèrent rapidement, et répandirent la terreur dans les esprits. L'excitation produite par la crainte, chez un peuple sans vraie religion, tourne au profit du fanatisme[3]. Des persécutions éclatèrent dans plusieurs villes, car depuis l'Édit de Trajan ces persécutions étaient devenues légales, et il suffisait d'un caprice de la foule pour faire couler le sang des chrétiens. Marc Aurèle, partisan décidé de la philosophie stoïcienne, était par cela

[1] *Passim omnes loquuntur; Id etiam Cirtensis nostri testatur oratio. Oct.* IX.

[2] Bayle, art. Fronton.

[3] De Pressensé, *Hist. de l'Égl. aux trois premiers siècles,* tome III, p. 162.

même antipathique au christianisme, et peu disposé à résister au courant populaire. S'il ne fut pas l'instigateur des persécutions, il en fut du moins le complice. — Nous pensons donc que ce fut à cette époque malheureuse pour l'Église, que l'Octavius fut composé, c'est-à-dire de l'an 161-180.

CHAPITRE IV.

Contenu du Livre.

L'Octavius se compose de trois parties :

1° *La Préface* (chap. I-IV). — 2° *Le Discours de Cécilius* ou l'exposition des attaques dirigées contre le Christianisme (chap. V-XIV). — 3° *Le Discours d'Octavius,* qui est une réponse aux objections des païens (chap. XVI-XL).

La Préface nous fait connaître les interlocuteurs qui figurent dans le dialogue, et les met en scène. Nous nous en sommes déjà occupé dans le courant de ce travail (chap. II). Il est donc inutile d'en parler de nouveau; nous porterons maintenant notre attention sur les deux dernières parties, qui contiennent l'Apologie proprement dite.

Dès le début de son discours, Cécilius pose en principe que tout ici-bas est douteux et incertain, et que se consacrer à une trop longue recherche de la vérité, c'est consumer sa vie dans un travail inutile. Il est donc irritant et déplorable de voir des chrétiens, des hommes ignorants et de basse condition, se prononcer hardiment sur des problèmes que les philosophes de tous les siècles se

sont déclarés impuissants à résoudre. L'esprit de l'homme est chétif et borné : c'est donc une impiété que de vouloir sonder les secrets du destin. Au lieu d'élever audacieusement nos regards vers le ciel, nous devons avant tout appliquer nos facultés à nous connaître nous-même. Puisque il est certain que le principe de toute chose, c'est l'agglomération spontanée et fortuite des éléments, pourquoi donc leur chercher un ouvrier, un arbitre, un créateur ? En examinant les phénomènes de la nature, nous pouvons nous rendre compte de leurs causes : c'est un assemblage de feux célestes qui produit le soleil; les vapeurs de la terre s'élevant peu à peu dans les airs forment les nuages, qui à leur tour font souffler les vents, gronder la foudre, briller l'éclair, tomber la grêle; ce que l'on sait aussi, c'est que ces divers fléaux enveloppent dans une même ruine, sans distinction de vertus ni de mérite, les coupables et les innocents. Si le monde était gouverné par une sage providence, verrait-on ces injustices se produire ? Verrait-on la vertu opprimée et le vice triomphant ? Si donc l'existence de cette providence, n'est qu'une illusion superstitieuse, n'est-il pas plus sage de rester fidèle aux divinités déjà connues, qui ont fait la grandeur des Romains, leurs adorateurs, et qui se sont révélées de plusieurs manières? Cécilius entre ici en contradiction flagrante avec lui-même. Après avoir étalé ses principes sceptiques, après avoir dit que le hasard a créé le monde, on croit qu'il va faire aussi justice des croyances païennes, et les traiter de superstitions. Mais non, il n'ose aller jusque là. Si d'un côté la vérité lui paraît une chimère, d'autre part, le doute absolu lui fait peur; il se jette maintenant les yeux fermés, dans les bras des divinités de ses

pères, prouve leur existence, atteste leur protection : «Qu'un Théodore de Cyrène, s'écrie-t-il (chap. VIII), ou «qu'un Diagoras, que l'antiquité a surnommé l'Athée, «fassent tout ce qu'ils voudront pour renverser nos Dieux, «pour abolir toute sorte de religion et de crainte, et dé-«truire les plus forts liens de la société humaine; ils n'au-«ront jamais assez d'estime pour faire prévaloir leur fausse «sagesse, et leurs leçons d'impiété!»

Cécilius, après avoir proclamé l'existence des Dieux païens et justifié la foi de leurs adorateurs, tourne du côté des chrétiens ses plus grossières invectives : si Théodore et Diagoras n'eurent aucun crédit, si les Athéniens exilèrent Protagoras et brûlèrent ses écrits, les Romains souffriront-ils aujourd'hui cette faction infâme qui s'attaque aux dieux; ces hommes de ténèbres [1] qui cimentent leurs conspirations par des sacriléges horribles?... A de grands maux, d'énergiques remèdes! Il faut extirper de la société cette engeance exécrable. Cécilius ramasse toutes les accusations portées jusque là contre les chrétiens, et les leur jette à la face : Ils adorent une tête d'âne, un homme pendu pour ses crimes; tuent des enfants pendant leurs rites secrets, boivent leur sang, commettent des incestes. Il ne leur épargne même pas les plus absurdes commérages des carrefours [2]. Le mystère dont les chrétiens

[1] *Latebrosa et lucifugax natio* (*Oct.* VIII).

[2] Le passage suivant montre jusqu'où peut aller l'imagination populaire, sous l'influence de la haine : «Excités par l'ivresse et par une fureur incestueuse, ils attachent un chien au candélabre. Ils mettent devant lui un gâteau, mais assez loin pour qu'il ne puisse l'atteindre, afin qu'en sautant il renverse le flambeau, et les délivre ainsi du témoin de leurs crimes....» (*Oct.* IX). — Ce conte absurde se retrouve encore dans l'Apologie de Tertullien (*Apol.* VII).

entourent le culte de leur Dieu, est pour Cécilius une preuve suffisante de la vérité de ses accusations. Au reste quel culte honorable pourrait-on rendre à un Dieu solitaire, abandonné, indécent dans son inquiète curiosité, puisqu'il est partout et qu'il voit tout : Ce n'est pas un Dieu, c'est un fantôme effrayant.

Non contents de prédire la fin du monde, les chrétiens pensent qu'ils renaîtront après leur mort. Double mal, et double folie. C'est pour cela que dans leurs funérailles, ils ne veulent pas brûler les cadavres. Ils promettent aux gens de bien une indicible félicité, et aux méchants, des tourments qui ne finiront point. Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas le Destin qui est l'auteur de tout le bien et de tout le mal qui se font dans ce monde ? Les chrétiens eux-mêmes l'avouent, en disant que c'est Dieu qui les a poussés à embrasser leur secte. Mais alors, pourquoi des peines et des récompenses, puisque l'homme n'est pas le véritable auteur du bien ou du mal qu'il peut accomplir ? Dieu serait alors injuste.

Vous espérez revivre, continue Cécilius, rêves d'un esprit malsain, espoir chimérique ! «Jugez d'après les «misères de votre existence présente, de ce qui vous «attend après la mort.» Vous souffrez de la faim et de la soif..., vous êtes accablés de travail et de misère; et votre Dieu le permet ! et il reste impassible...! De deux choses l'une ; ou il ne peut secourir ses adorateurs, ou il ne le veut pas... Il est donc impuissant ou injuste. Quel est donc ce Dieu qui ne peut secourir les vivants, et qui viendrait en aide aux ressuscités...? Par ces erreurs déplorables, les chrétiens se rendent malheureux sur cette terre, en se privant des plaisirs légitimes, et il en résulte

que non-seulement ils ne ressusciteront pas, mais encore qu'ils ne vivent pas en attendant cette résurrection.

«*Ce qui est au-dessus de nous, ne nous touche pas,*» disait Socrate. Simonide, interrogé par Hiéron sur la nature des dieux, hésita longtemps et finit par répondre : «Plus j'y pense, et plus la chose me paraît difficile.» Cécilius adopte cette manière de voir, et, en terminant, il exhorte les chrétiens à en faire autant, s'ils veulent paraître raisonnables. Il résume ensuite son discours par ces paroles désolantes : «Il ne faut pas chercher à résoudre ce qui est incertain, et à trancher les questions vainement débattues par les sages. Cette recherche serait une porte ouverte à la superstition, et la ruine de toute religion établie.» —

Tel est le dernier mot de Cécilius ; ajoutons que c'était aussi le dernier mot de la sagesse contemporaine.

Octavius prend ensuite la parole, relève successivement les attaques de son adversaire, et les réfute. — Il commence par établir en principe que tous les hommes sont nés raisonnables, sans distinction d'âge et de condition. Discuter sur les choses divines, ne saurait donc être le monopole d'une classe privilégiée. C'est un besoin inné de l'esprit humain, et dès lors la prétention qu'ont les chrétiens d'arriver à la vérité, est parfaitement légitime. — Cécilius a voulu prouver que l'homme doit chercher à se connaître : cela est incontestable; mais pour arriver à ce résultat, il doit d'abord s'attacher à comprendre l'univers et son créateur, et se rendre compte des relations qui l'unissent au visible et à l'invisible. C'est dans ce but que Dieu nous a donné la raison; c'est elle qui nous distingue des autres créatures. Elle nous montre un Dieu, duquel procèdent toutes choses. La beauté de l'univers prouve

sa puissance, et l'ordre qui y règne, son unité. Le consentement unanime des peuples, l'opinion des philosophes, et l'histoire même des dieux du paganisme viennent encore confirmer cette vérité.

Après avoir établi l'existence et l'unité de Dieu, Octavius prend l'offensive, et dirige ses attaques contre la mythologie païenne. Il s'appuie sur le système Évhéméristе, pour prouver que les dieux de l'Olympe étaient d'abord des hommes d'une haute intelligence, que l'ignorance des mortels a divinisés. Saturne, par exemple, vint de la Grèce dans le Latium, y introduisit des arts utiles. Les habitants lui donnèrent le nom de Dieu. Jupiter son fils règna sur l'île de Crète et l'histoire rapporte qu'il y mourut. Un Dieu peut-il aussi avoir une fin et un commencement ? Du reste, s'il est né autrefois des Dieux, pourquoi n'en naît-il plus aujourd'hui ? «Ces naissances, «ajoute spirituellement Octavius, auraient-elles cessé, «parce qu'on ne croit plus à de pareilles fables ?»

Ignorante et grossière, la foule a rendu un culte à des simulacres dont la richesse et la forme attiraient les regards; mais ces dieux de bois et de pierre sont impuissants; ils sont fabriqués par de simples mortels et quelquefois par des mains impies; ils ne sont pas même à l'abri des souillures des animaux les plus vils. — Si les païens persistent dans ces erreurs, c'est qu'ils ne voient pas qu'il faut connaître Dieu avant de lui vouer un culte, ou plutôt, parce qu'ils aiment mieux suivre aveuglement les erreurs de leurs ancêtres, que de s'en rapporter à leur propre jugement.

Et c'est à de pareilles divinités que Rome serait redevable de sa puissance ! C'est la piété dont elle aurait fait

preuve à leur égard, qui aurait fait sa grandeur ! Mais cette piété, où la trouvons-nous ? Est-ce chez Romulus, meurtrier de son frère ? Est-ce chez les guerriers, qui enlèvent des vierges et des épouses à leurs légitimes possesseurs ? Non, Rome ne doit pas sa prospérité aux dieux païens ; elle a grandi par le brigandage. Les temples bâtis avec les dépouilles des nations, sont peuplés de dieux étrangers, que les Romains n'honorent qu'après les avoir déshonorés en les traînant en esclavage. Et ce sont ces dieux vaincus qui leur ont assuré la victoire....! Mais peut-être, dit Octavius, avec ironie, peut-être ont-ils espéré trouver à Rome des vestales plus chastes et des prêtres plus dignes....? Au pied même des autels, ils se livrent à l'impudicité.

Quant aux augures, dont Cécilius et les Romains font tant de cas, ils ne sont que mensonge et imposture. Divers exemples tirés de l'histoire le démontrent suffisamment. S'ils inspirent une aveugle confiance à la foule, c'est grâce à l'influence funeste des démons.

Après avoir montré l'absurdité de la religion païenne, Octavius quitte la polémique et revient à l'apologétique. Il relève les accusations grossières portées contre les chrétiens. La vérité de ces accusations ne repose sur aucune base solide. Ce sont encore les démons qui sèment ces faux bruits et les entretiennent. Si l'on reproche aux chrétiens d'adorer des croix et une tête d'âne, cela ne prouve qu'une chose, c'est que les auteurs de ces calomnies sont capables de pareilles sottises. La pureté des mœurs chrétiennes donne aux imputations d'infanticide et d'inceste le plus éclatant démenti. C'est dans les mystères païens qu'il faut aller chercher de semblables turpitudes.

On reproche à la nouvelle religion de n'avoir ni autels ni temples. — Octavius répond que le Dieu invisible a pour temple l'immensité, et qu'il ne demande pour tout sacrifice que la pureté du cœur. — Il explique ensuite la croyance des chrétiens à la fin du monde, à la résurrection des morts. Cette foi n'est pas aussi absurde, que les païens veulent bien le dire, puisque leurs philosophes eux-mêmes ont eu de semblables pressentiments.

La fin du discours est entraînante et respire un ardent enthousiasme. Après avoir affirmé la liberté, et, par conséquent, la responsabilité de l'homme, Octavius avoue les malheurs des chrétiens, leur pauvreté, les persécutions qu'ils endurent ; mais ces épreuves, ils les supportent volontairement, c'est un exercice qui fortifie leur âme. S'ils renoncent aux jouissances terrestres, c'est pour soutenir la vérité, et pratiquer la vertu : c'est un sacrifice qui est plein de grandeur, et auquel Dieu prend plaisir. «Nous ne travaillons pas à paraître sages, dit en terminant Octavius, mais nous travaillons à l'être en réalité ; nous ne parlons point en héros, mais notre vie est exemplaire. Nous nous glorifions d'avoir trouvé ce que les autres cherchent et ne trouvent point. Et si la vérité divine s'est manifestée de nos jours, jouissons de ce privilége, arrêtons la superstition, bannissons l'impiété, et faisons triompher la vraie religion.»

Un long silence suit ce discours. Cécilius le rompt pour déclarer qu'il est convaincu de l'injustice de ses accusations, et il embrasse le christianisme.

Tel est en résumé le contenu de cette remarquable apologie. C'est avec regret que nous avons passé sous silence des traits pleins de finesse, et des beautés oratoires

de premier ordre. De même, il nous a été impossible de faire rentrer dans notre analyse, l'exposé de la doctrine de l'apologiste, et nous allons essayer de combler cette lacune par le paragraphe suivant.

CHAPITRE V.

Doctrine.

La dogmatique occupe peu de place dans le livre de Minucius Felix. Tel est du reste le caractère particulier aux plus anciennes apologies. «En matière de religion, dit M. le professeur Chastel [1], le sentiment se développe avant la pensée, l'homme croit, espère, agit en vertu de ses convictions, avant de chercher à s'en rendre un compte précis; il en fut ainsi aux premiers jours de l'Église.» Les deux premiers siècles furent pour elle une période de formation, de développement graduel. Les chrétiens de cette époque, par cela même qu'ils nourrissaient dans leur cœur une foi ardente, sublime dans sa naïve simplicité, ne songèrent jamais à la traduire en formules, et l'idée d'un système dogmatique quelconque ne se présenta jamais à leur esprit. Tout au plus si nous trouvons chez les Pères d'Orient quelques premiers essais de spéculation. Le grand nombre des fidèles étaient prêts à mourir pour leur croyance, mais ils n'étaient que médiocrement portés à faire de la doctrine chrétienne une exposition raisonnée. Ils étaient bien plus occupés à revêtir l'esprit de l'Évangile, qu'à disserter sur ses enseignements et à en

[1] *Les XVIII premiers siècles du Christianisme,* tome I, p. 98.

démontrer scientifiquement la vérité. L'Église d'Occident surtout nous présente ce caractère pratique. Les premières conversions s'opérèrent parmi les gens du peuple. Ce n'est que plus tard que la religion nouvelle compta dans son sein des hommes cultivés et capables de la défendre. Mais comme l'Occident n'avait pas d'écoles de philosophie, ces nouveaux convertis ne se livrèrent pas à des recherches profondes sur le christianisme ; ils ne purent consacrer à son service que la force de dialectique qu'ils avaient puisée dans les écoles de littérature, et l'éloquence entraînante que leur inspirait la chaleur de leur conviction.

Le but de Minucius Felix était donc moins de systématiser le christianisme, que de le défendre, et il ne s'est livré à l'exposition de la foi chrétienne qu'autant que l'exigeaient, à son époque, les besoins de l'apologétique.

Théologie. — Une des accusations les plus fréquemment dirigées contre les chrétiens, était celle d'athéisme. C'était aussi la plus grave. Refuser d'adorer les dieux visibles, c'était, aux yeux des classes ignorantes, la négation formelle de l'existence d'une divinité. C'est à ce mépris des idoles que le peuple attribuait les calamités publiques qui s'abattaient alors sur l'Occident. Cette accusation n'était pas non plus négligée par les classes élevées, qui s'accordaient, malgré leur indifférence, à voir dans les dieux païens les protecteurs officiels de l'empire. Refuser de les adorer, était à leurs yeux faire un acte de mauvais citoyen, et se mettre hors la loi. Aussi, le premier soin de notre apologiste est-il d'affirmer *l'existence de Dieu.* Il ne cherche pas les éléments de sa démonstration dans le domaine de la métaphysique; il s'en tient aux

preuves tirées de la nature, et son argumentation n'est que le commentaire éloquent de cette parole de S^t^-Paul : «Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil depuis la création du monde, lorsque l'on considère ses ouvrages [1].» «Si tu voyais, dit Octavius à son adversaire, si tu voyais en entrant dans une maison, les chambres parées et ornées, ne dirais-tu pas aussitôt que c'est l'ouvrage d'un homme supérieur à tout cela? Et dans ce magnifique palais, formé par la terre et le ciel, où règnent un ordre et une prévoyance admirable, ne crois-tu point qu'il y a un esprit supérieur qui en est le maître et le conducteur [2]?»

Ce maître et ce conducteur est un *Dieu unique* : Minucius trouve encore dans le monde matériel la preuve de ce fait. «La royauté, dit-il, ne souffre pas longtemps un compagnon : les guerres de César et de Pompée ont bouleversé l'Europe ; les abeilles n'ont qu'un roi, les troupeaux n'ont qu'un seul guide, et tu veux qu'il y ait deux maîtres dans le ciel [3]?» Ce Dieu est invisible, il est incorporel, et cependant il remplit tout de sa présence, et il veille sur chacune de ses créatures. «Il n'est pas seulement auprès de nous, il est en nous [4].» Principe de toute chose, il a tiré l'univers du néant par sa parole ; il est au-dessus de notre entendement, de notre jugement et de nos sens ; il est immense, infini, et seul il peut connaître sa grandeur.

[1] Rom. I, 20.

[2] *Oct.*, ch. XVII.

[3] *Ibid.*

[4] *Octav.*, XXXII. Comparer avec le discours de Paul devant l'Aréopage, Actes XVII, v. 27, 28, 29.

Angélologie. — Dans le gouvernement de l'univers, les rapports entre le ciel et la terre sont entretenus par le ministère des anges. Minucius ne s'explique pas clairement sur leur nature, mais il semble cependant adopter à leur sujet l'opinion de Platon. Ces anges seraient faits d'une substance intermédiaire, composée en partie de la substance céleste, et en partie de la substance terrestre. Ils se divisent en deux catégories : *Les bons anges* (*angeli*) et *les mauvais anges,* ou *démons* (*dæmones*).

Les bons anges sont les messagers de Dieu et les ministres de ses volontés. Minucius ne nous donne pas de détails sur la nature de leurs fonctions sur la terre. Il dit seulement que «un signe de leur maître les fait trembler, et que l'aspect de son visage les remplit de crainte [1].»

Les mauvais anges, d'après notre apologiste, sont des espris créés par Dieu à son image, mais ils sont déchus de leur première beauté céleste. Dégradés par les plus viles passions, ils cherchent à rendre les hommes aussi pervers qu'ils le sont eux-mêmes. Pour arriver à ce but, ils répandent de grossières superstitions, ils parlent par la bouche des augures et des pythonisses. Les Dieux du paganisme sont autant de ces esprits impurs; ils frappent les hommes d'aveuglement, surprennent ainsi leurs hommages, et les excitent contre les chrétiens. Ces démons ne sont pas non plus étrangers aux maux physiques qui affligent l'humanité ; ils s'introduisent dans le corps, épouvantent l'esprit, causent des maladies, et livrent à des accès de fureur les malheureux qu'ils ont atteints. Il paraît d'après Minucius et la plupart des apologistes, que

[1] *Oct.*, XXVII.

les chrétiens avaient le pouvoir de réduire ces esprits à l'impuissance, en les conjurant, au nom du Dieu vivant, d'abandonner leurs victimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que de bonne heure, chaque église eut des *exorcistes* officiels, mais il est permis d'avoir des doutes sur les succès réels de leurs opérations.

Anthropologie. — La doctrine de Minucius sur l'homme, sa nature, son origine et ses destinées, ne le cède en rien, quant au spiritualisme, à la doctrine des Pères d'Orient. Pour lui, l'homme est la plus parfaite des créatures; Dieu l'a créé à son image, lui a donné la parole pour le distinguer des autres animaux, et la raison, pour lui permettre de connaître, d'aimer et d'imiter son créateur [1].

Minucius ne dit rien sur l'origine de l'âme, sinon qu'elle est une créature de Dieu. On n'aperçoit pas dans son livre une tendance bien déterminée vers l'un des trois systèmes qui divisèrent plus tard, sur ce sujet, les docteurs de l'Église chrétienne. C'est dans l'âme que sont les sources de la vie [2]. Quant à sa nature, Minucius déclare qu'elle n'est ni visible ni tangible, qu'elle est par conséquent immatérielle. Mais ses plus beaux attributs, ceux qui constituent sa parenté avec Dieu, ce sont la liberté et l'immortalité. L'apologiste se prononce nettement en faveur du libre arbitre, et insiste sur la responsabilité de l'homme. «Que personne, dit-il, ne rejette ses fautes sur le destin «et sur une fatalité inévitable. Attribuons tant que nous «voudrons nos fautes à notre condition et à la fortune : «toujours est-il vrai de dire que notre volonté était libre,

[1] *Ratio per quæ Deum agnoscimus, sentimus, et imitamur. Octav.*, XVII.

[2] *Octav.*, XXII.

«et c'est l'action de l'homme qui est punie, non son rang ou «sa qualité. Qu'est-ce que la destinée, si non ce que Dieu «a destiné, lui qui pouvant prévoir la matière de ses décrets, «les rend selon les mérites et les qualités de chacun [1] !» Ainsi nous voyons d'après ce passage qu'à côté du libre arbitre de l'homme, Minucius admet la prescience de Dieu. Comment les conciliait-il ? Il ne le dit pas. Il met en présence les deux éléments du problème, mais il ne cherche pas à le résoudre. Du reste, cette question ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé les anciens Pères de l'Église. Ce ne fut que plus tard, lorsque le Christianisme fut assuré de son triomphe, que ses docteurs purent appliquer toutes les ressources de leur esprit à l'explication des mystères de la foi.

Eschatologie. — La doctrine de Minucius Felix, si pure et si spiritualiste, pour ce qui concerne la nature de Dieu et la nature de l'homme, a subi dans sa partie eschatologique l'influence des idées réalistes de l'Occident. D'après l'Octavius, en effet, le temps est proche, où le monde actuel sera détruit dans un embrasement général. Après cet effrayant cataclysme, Dieu formera un nouveau monde, et les hommes ressusciteront [2] avec le même corps, car les éléments en auront conservé la substance [3]. «Vois, «dit Octavius, pour confirmer notre espérance, la nature «elle-même nous donne l'image de la résurrection. Le so«leil se lève et se couche, les astres s'en vont et revien«nent, les fleurs meurent et ressuscitent, les arbres re-

[1] *Octav.*, XXXV.

[2] On ne trouve pas dans l'Octavius la croyance au Règne de mille ans positivement exprimée.

[3] *Nobis Deo custodia elementorum reservatur. Octav.*, XXXIV.

«naissent tous les ans, les semenées se corrompent pour «revivre, et ne revivraient pas sans cette corruption [1]. «Pourquoi donc les corps humains, ainsi que les arbres, ne «garderaient-ils pas leur vigueur dans une mort appa«rente? Tu as tort de vouloir qu'ils renaissent dans leur «hiver, que n'attends-tu leur printemps [2] ?»

Après cette résurrection, les justes recevront de la main de Dieu une couronne immortelle de gloire, et jouiront d'une éternelle félicité. Minucius ne s'explique pas sur la nature de ce bonheur; il se contente de nous décrire les tourments des impies : les méchants subiront un châtiment physique : les flammes consumeront leurs membres, sans toutefois les détruire. «Ce feu sera semblable à un bourreau qui ne se lasse pas des tourments de ceux qui souffrent, mais qui plutôt se nourrit de leur douleur [3].» De même que le bonheur des élus, ces tourments seront éternels [4].

[1] Ἄφρον, σὺ ὃ σπείρεις, οὐ ζωοποιεῖται, ἐὰν μὴ ἀποθάνῃ. I Corinthiens, XV, 36.

[2] *Octav.*, XXXIV.

[3] *Octav.*, XXXV.

[4] Comme on le voit, il existe une grande lacune dans cet exposé de la foi chrétienne. La Christologie manque totalement. Le nom de Jésus-Christ n'est pas même prononcé dans l'Octavius.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Nous sommes maintenant assez familiarisé avec notre auteur, pour essayer de porter un jugement sur son Apologie.

Indépendamment de la forme, qui est fort remarquable, ce qui fait le charme de ce dialogue, c'est le ton amical et naturel de la discussion. Les interlocuteurs ne sont ni des théologiens ni des philosophes, aussi n'en affichent-ils pas la prétention. Octavius, l'avocat de la foi chrétienne est tout simplement un homme sincère et instruit. Cécilius, représentant du paganisme et de la haute société romaine, est poli et cultivé; de sorte qu'en mettant en présence ces deux personnages, Minucius nous fait assister, moins à une discussion âpre et passionnée, qu'à une conversation entre deux hommes bien élevés, sur la question religieuse du temps.

Le grand intérêt du Dialogue se trouve dans le discours de Cécilius. Il nous donne, non-seulement des renseignements précieux sur la manière dont les païens instruits envisageaient le christianisme, mais encore, il nous fait un tableau saisissant de la dégradation où était tombé l'esprit humain à cette époque de décadence. Après de longs efforts, la philosophie dégénérée en était venue à proclamer qu'il n'y a rien de certain. Le doute sur toute chose, l'impossibilité d'arriver à aucune conviction, tels étaient les principes formels de l'existence intellectuelle. Ce scepticisme était poussé si loin, qu'il en était arrivé à douter de lui-même, et qu'il n'avait pas le courage de s'affirmer.

L'esprit n'avait la force, ni de douter, ni de croire; il flottait entre la négation et la foi, et s'efforçait de les combiner et de les associer. Ces angoisses intérieures, que S^t^-Paul avait devinées à Athènes, en lisant l'inscription dédiée *au Dieu inconnu,* nous les retrouvons dans l'esprit de Cécilius; la certitude lui paraît une chimère, mais d'un autre côté, le doute absolu lui fait peur, et il s'arrête à un moyen terme qui lui paraît être ce qu'il y a de plus commode: Croire à ce que le plus grand nombre regarde comme étant la vérité.

Minucius ne se contente pas de nous signaler cette tendance déplorable, il a encore le mérite de l'avoir réfutée avec une intelligence remarquable. Ce qui fait, en effet, la valeur de son Apologie, c'est la largeur de la méthode qu'il a employée.

Pour démontrer la vérité et la divinité du christianisme, Minucius se garde bien d'en appeler de prime abord au témoignage des Écritures. Les païens auraient répondu avec raison : «Vous avez vos prophéties. Mais nous aussi, nous avons nos oracles; vous niez, il est vrai, la valeur de ces oracles, mais l'autorité de vos prophètes est-elle mieux établie? — Vous invoquez, en faveur de la divinité de votre religion, les miracles qui ont signalé son apparition sur la terre, mais encore faut-il que vous nous démontriez que ce ne sont pas des fables inventées à plaisir.» — Minucius comprend qu'il est impossible d'établir une apologie sérieuse du christianisme sur des bases si peu solides. Il veut l'appuyer sur des preuves qui ne puissent être récusées par personne, et il puise ses témoignages dans la nature de l'homme. Il lui rappelle qu'il a été créé à l'image de Dieu, qu'il est né pour l'aimer, pour

le connaître, pour l'imiter. Il prouve cette assertion par les constants efforts qu'ont faits les philosophes pour pénétrer le monde invisible, par le pressentiment qu'ils ont eu de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses de la vie à venir. «De deux choses l'une, dit-il: ou bien les chrétiens sont des philosophes, ou bien les philosophes sont chrétiens[1].» Ainsi donc, l'âme est naturellement chrétienne; mais réduite à ses propres forces, elle n'a pu saisir que quelques parcelles de la vérité, elle n'a fait que l'entrevoir; un voile lui en cachait une partie. En déchirant ce voile, le christianisme a dissipé tous les doutes de l'homme, et l'a mis en possession de ce qu'il avait jusqu'alors inutilement cherché. Ce que les philosophes avaient vu confusément, et comme à travers un verre obscur, les chrétiens le voient face à face. Pour eux, la certitude a remplacé le doute. Notre apologiste trouve dans ces éclatants mérites du christianisme des raisons suffisantes pour attester sa divinité.

Minucius appuie donc sa démonstration sur les preuves internes. Cette méthode est, sans contredit, supérieure à toutes les autres. Elle a été employée non-seulement par le divin fondateur du christianisme[2], mais encore par ses défenseurs les plus illustres, par les S^t^-Paul, par les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Tertullien; elle a régénéré notre apologétique actuelle. Il faut avouer cependant, que si Minucius Félix s'en est servi, c'est sous une forme très-imparfaite. Pour faire mouvoir une pesante masse, il ne suffit pas d'avoir un point d'appui inébranlable,

[1] *Octav.*, XX.

[2] Jean VII, 17.

il faut encore employer un levier assez fort. Minucius a trouvé un point d'appui, mais il ne s'est pas servi d'un levier suffisant. Il a posé un principe vrai, à savoir, que la religion chrétienne est *divine* parce qu'elle est *humaine;* mais il n'a pas développé ce principe comme il le méritait. Après avoir déclaré que l'homme est fait pour la vérité, que le divin relatif que Dieu a déposé dans son âme, a de l'affinité avec le divin absolu qui se trouve en-dehors d'elle, l'apologiste aurait dû le prouver, en entrant dans une analyse détaillée de la nature de l'homme. Il aurait dû se mettre en présence de l'âme, l'interroger sur ses besoins et ses aspirations ; scruter la conscience, fouiller dans ses plus secrets replis, l'amener à reconnaître en elle-même l'existence d'une loi morale. Lorsqu'on a ainsi révélé à l'homme sa véritable valeur, il ne reste plus qu'à le mettre face à face avec le christianisme. Il reconnaît alors, s'il veut être sincère avec lui-même, que cette religion est bien la réalisation de l'idéal qu'il a toujours rêvé, que ses affirmations et ses promesses satisfont les désirs de l'âme; que ses commandements ne sont que l'accomplissement de la loi morale gravée dans la conscience par la main du créateur.

Minucius n'a pas suivi cette voie. Au lieu de faire de l'homme une étude attentive, il se contente de soumettre à sa raison des preuves tirées du spectacle de la nature. Au lieu d'insister sur la valeur intrinsèque du Christianisme, il se borne à constater les heureux résultats qu'il a produits, le changement qu'il a opéré dans la conduite de ceux qui l'ont embrassé etc. Nous trouvons qu'il s'en tient trop exclusivement à la démonstration pratique. Ses arguments ne sont pas sans doute sans valeur, mais

ils ne sont pas aussi décisifs que ceux qu'il aurait pu tirer de l'accord bien constaté de la révélation chrétienne avec l'âme humaine; ils peuvent servir à corroborer ces derniers, mais ils ne sauraient jamais les remplacer. Nous ferons, en passant, la même remarque pour les preuves externes, qui du reste ne sont pas employées dans l'Octavius. Cependant, quoique on ne doive leur accorder en apologétique qu'une place secondaire, nous pensons que Minucius a eu tort de les négliger complètement.

Nous devons, en terminant, adresser un dernier reproche à notre apologiste, sur la manière dont il paraît envisager le Christianisme : Il ne le présente pas comme étant avant tout un appel de Dieu au cœur de l'homme, ayant pour but de le changer, de provoquer en lui une nouvelle naissance et une nouvelle vie; il le regarde plutôt comme une révélation doctrinale, ayant donné au monde une somme de vérité plus grande que celle qu'il avait pu trouver dans les religions précédemment accréditées. L'Apologiste nous a paru voir dans le Christ, moins un sauveur qu'un docteur parfait, et par cela même accentuer d'une manière insuffisante la différence radicale qui existe entre le Christianisme et le paganisme.

THÈSES.

1. — Toute apologie du christianisme, pour avoir une valeur réelle, doit s'appuyer sur l'accord de la révélation avec les besoins de l'âme humaine.

2. — Les preuves tirées du miracle sont insuffisantes pour démontrer la divinité du christianisme. Si on leur accorde une place dans l'Apologétique, on doit du moins les reléguer au second plan.

3. — En morale, il n'y a point d'actions indifférentes.

4. — Tout en reconnaissant que le mensonge officieux puisse quelquefois paraître nécessaire et par cela même excusable, nous croyons qu'il est dangereux de l'admettre en principe.

5. — L'Épitre aux Hébreux n'est pas de Paul, elle est probablement d'Apollos.

6. — Le livre de Ruth présente tous les caractères d'un document historique.

7. — Un sermon suffisamment médité d'avance et improvisé, est préférable à un sermon écrit et mémorisé.

8. — Après avoir promis d'être fidèle à l'Évangile de Christ, le pasteur doit refuser de signer tout formulaire ou toute confession de foi qui le lierait pour l'avenir.

Vu,
Strasbourg, le 5 janvier 1867,
Le Président de la soutenance,
F. LICHTENBERGER.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 8 janvier 1867,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.